

צום יידישן פאלק !

15 SEPTEMBRE 1937 - LE PREMIER CONGRÈS MONDIAL DE LA CULTURE YIDDISH S'OUVRE À PARIS

Lire page 6.

Ce dernier trimestre 2017 comporte un certain nombre de dates, sombres ou belles, particulièrement importantes pour la culture yiddish : en septembre, le 80^e anniversaire du *Congrès mondial pour la défense de la culture yiddish* qui se tint à la salle Wagram à Paris ; le 29 octobre 1937, l'exécution de l'écrivain yiddish soviétique **Moïche Kulbak** (1896–1937) ; le 8 décembre 1917, la mort à Odessa de **Mendele Moïcher Sforim**, le « grand-père » de la littérature yiddish, le « Don Cervantès juif ». À quoi s'ajoute la disparition en juillet 1957 de **Sholem Asch**, auteur prolifique et éclairé de la littérature yiddish moderne.

Nous reviendrons bien sûr sur ces disparitions mais il nous a semblé utile pour ce numéro de rentrée et anniversaire du *Ershter Alveltlekher Yiddisher Kultur-Kongres*, de faire honneur à notre « *mame loshen* », celle dans laquelle s'écrivit de 1934 à 1993, notre grand ancêtre

נײַע פרעסע (*Naïe presse*), la langue inséparable de l'histoire du mouvement ouvrier juif et d'une culture qui, malgré les tragédies, demeure une part de l'humanité des hommes.

Voici donc ce numéro qu'ouvre une reproduction de Marc Chagall qui sublima les lettres hébraïques dans toute son œuvre. L'hommage au yiddish – et aux yiddishophones ! – que nous a adressé Haïm Vidal Sephiha^[2], point de vue d'un sépharade dont la « *mame loshen* » est plutôt le Ladino ou judéo-espagnol, préface admirablement ce dossier^[1]. « *Je me liais d'amour et me suis fiancé à cette langue pour toujours, écrivait Mendele Moykher Sforim. Je lui ai offert les parfums et épices qui lui sont dus. Elle devint une belle et séduisante maîtresse et me donna beaucoup de fils* ».

Ce sont ces fils qui se rassemblèrent salle Wagram. Le *Congrès mondial de la culture yiddish* eut une grande portée même si précisément deux ans plus tard, en septembre 1939, débuta en Pologne une guerre mondiale au cours de laquelle les nazis exterminèrent six millions de locuteurs yiddish, portant un coup fatal à leur langue maternelle, sans pour autant l'anéantir. « *צום יידישן פאלק !* » - *Tsoum yiddishn folk !* - au peuple juif ! – titrait le manifeste adopté au Congrès de 1937. Le yiddish est un Résistant. Par nature. ■

[1] Lire dossier pages 5 à 8

[2] Lire page 5

Editorial

RÉVEIL ?

Vous vous souvenez de la campagne de l'élection présidentielle au printemps dernier ? Les médias tous derrière Emmanuel Macron, ou plutôt devant lui, comme un chasse-neige, lui ouvrant la voie ? Le psychodrame du second tour au prétexte du « danger Marine Le Pen » qui, certes, avait trop engrangé au premier tour (23%) mais certainement pas assez pour s'installer à l'Élysée ?

Vous avez oublié la pyramide du Louvre, la remontée des Champs-Élysées dans un véhicule militaire, les bises à Madame et Jupiter ?

Vous avez raison. Avec une majorité de Français.

Déjà le 7 mai, une bonne part avait « oublié » d'aller voter : 25,44 % d'abstention, un quart de l'électorat ! Un record pour une élection présidentielle. Mais Macron obtenait tout de même 66%. Quatre mois plus tard, dernier sondage (26 août) : « 57% des Français se déclarent désormais mécontents de l'action d'Emmanuel Macron ».

Il est vrai qu'entre silences et annonces, coupes budgétaires pour le plus grand nombre et cadeaux aux plus riches, la « révolution Macron » a de quoi déplaire. Déplaire ? Révolter, oui ! L'augmentation de la CSG sur les retraites (+ 1,7 %) fera perdre 245 € par an aux pensions de 1200 €. Et, il n'y a pas que cela : le Code du travail déjà bien rabouté avec la loi El Khomri (lire en page 4 l'article de Jacques Lewkowicz), s'appête à être démantelé sur ordonnance. A moins que ...

A moins que le réveil soit absolu. On veut y croire. On le saura ces prochaines semaines. Déjà le 12 septembre avec les manifestations et grèves prévues par la CGT, la FSU, Solidaire...

Il y a le fond – la casse des garanties acquises par les travailleurs au terme de décennies de luttes et il y a la forme : le recours aux ordonnances. Quand on dispose d'une majorité absolue c'est un comble de gouverner sans débat ou alors c'est qu'on a peur. Peur du peuple, c'est sûr, mais encore peur de ses troupes et de soi-même. Peur de la démocratie, surtout. C'est ça Jupiter ! ■ Bernard Frederick 28/08/2017

VIE DES ASSOCIATIONS

NOUS Y ÉTIIONS

CARNET

SQUARE DU TEMPLE-ELIE WIESEL



Square du Temple - Elie Wiesel (1928-2016)
Ecrivain, Philosophe, Prix Nobel de la Paix,
Survivant de la Shoah.

Ce 29 juin, suite à une proposition du Conseil de Paris, le square du Temple a été dédié à Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix. Cérémonie de dévoilement de la nouvelle plaque, allocutions d'Anne Hidalgo, de Pierre Aidenbaum, du président de la Fondation Elie Wiesel, présence des représentants des cultes juif et musulman, de Catherine Vieu-Charrier, de Beate Klarsfeld, d'Henri Battner ... au sein d'une assistance fournie, dans ce square du 3^e arrondissement de Paris où est aussi érigé le « mur des noms » d'enfants du 3^e, déportés alors qu'ils n'étaient pas encore scolarisés. ■

HENRI KRASUCKI
HONORÉ AU LYCÉE VOLTAIRE

Après des longues démarches des enseignants et du personnel du lycée-collège Voltaire, à Paris, une plaque honorant Henri Krasucki par ces termes « Salle Henri KRASUCKI (1924-2003), ancien élève du lycée Voltaire, Déporté, Résistant, Syndicaliste et Responsable politique » était dévoilée le 6 juillet 2017 à l'entrée de la salle du Conseil d'administration. La cérémonie s'est déroulée en présence de son fils, Pierre, de la direction du lycée, des enseignants et de nombreuses personnalités dont Philippe Martinez, secrétaire général de la CGT. Paulette Sarcey rappela que le combat d'Henri Krasucki commença par son engagement, à 19 ans, dans les rangs de la résistance française des jeunes juifs communistes de la MOI : cette résistance dont, ne l'oublions jamais, sont issues l'UJRE et la PNM. ■

JEAN-PIERRE KAHANE
(1926-2017)

La PNM a été très émue de sa disparition le 21 juin. Né dans une famille où l'on était normalien puis scientifique de père en fils, ce mathématicien membre de l'Académie des sciences présidera l'Université de Paris-Sud-Orsay, la MIDIST et aussi l'Union rationaliste, comme son père Ernest Kahane, homme de progrès, juif et résistant. Il ne pouvait oublier que la police venue l'arrêter, avait, à défaut, arrêté le fils alors âgé de 14 ans : « mes parents nous ont élevé pour faire de nous des adultes, j'ai alors eu l'impression de l'être beaucoup plus que bien d'autres » confiait-il. Entré en 1946 au PCF où il restera toute sa vie et dont il fut membre du Comité Central, il présida le Comité de scientifiques pour le rétablissement des libertés en Uruguay et la libération de José Luis Massera, mathématicien et responsable du parti communiste uruguayen. Lecteur assidu de la PNM, il parraina l'association MRJ-MOI et fut signataire du premier appel publié par UAVJ. Il signait encore en mai dernier un appel de scientifiques pour barrer la route à Marine Le Pen au second tour de la présidentielle. Jean-Pierre Kahane, un humaniste qui fut de tous les combats pour l'émancipation humaine. ■

HENRI MALBERG
(1930-2017)

Notre ami et camarade Henri Malberg nous a quittés le 13 juillet. Issu d'une famille d'artisans immigrés, juifs polonais laïques, installée à Belleville, il échappa de justesse avec les siens à la rafle du Vel' d'Hiv. Suivront deux ans de cache puis d'internement au camp de Douadic et à l'hôtel des Marquisats d'Annecy avant de retrouver Paris libéré. Rapidement devenu dirigeant de la JC puis du PCF, il est élu conseiller de Paris et président du groupe communiste à l'Hôtel de Ville de Paris. Il dirigera les revues *France nouvelle* puis *Regards* et animera la Société des lecteurs de l'Humanité. Cofondateur du comité Tlemcen, membre du Comité Charonne, parrain de MRJ-MOI, il fut un lecteur attentif de la *Presse Nouvelle*, dont il contribua à alimenter le cycle *Être juif au XXI^e siècle**. L'UJRE et la PNM adressent leurs sincères condoléances et toute leur affection à sa famille et à ses proches. ■

* PNM n° 282 de 01/2011

ASSEMBLÉE
GÉNÉRALE

L'UJRE invite ses adhérents à participer à l'Assemblée Générale qui se tiendra le samedi 21 octobre, à 15h, au 14 rue de paradis, Paris 10^e.

La vie de toute association est ponctuée par son Assemblée générale : réunion des adhérents, cet incontournable moment de rencontre et de débat, essentiel pour la vie de l'association, leur permet d'être informés sur sa gestion annuelle, de se prononcer sur les activités passées, de définir et orienter celles à venir. Comme toujours, notre réunion se terminera par le traditionnel pot de l'amitié. Nous vous espérons nombreux ! ■

Rappel Ne peuvent participer aux votes que les adhérents à jour de leur cotisation

L'UJRE À VOTRE RENCONTRE

25/06 Comme tous les ans l'UJRE a participé à la fête des associations juives qui, sous l'égide de *Yiddish sans frontière*, a eu

lieu cette année devant la mairie du 4^e arrondissement de Paris, place Baudoyer. Ce fut l'occasion de proposer notre magazine mensuel, la *Presse Nouvelle*, ainsi qu'un ensemble de livres et de DVD dont les thèmes reflétaient notre activité. Nous avons eu à cette occasion de nombreux contacts avec des lecteurs ou des non lecteurs découvrant notre « littérature ». Tous ces échanges, autour de pâtisseries traditionnelles, furent très amicaux et pleins d'enseignements. À renouveler très certainement. ■

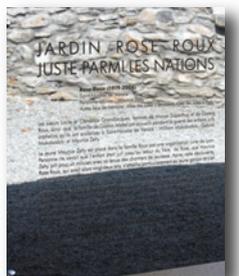
15 au 17/09 Comme l'an passé, l'UJRE, la PNM et MRJ-MOI vous accueilleront à leur stand, au Village du Livre de la Fête de l'Humanité, dans le parc départemental de la Courneuve, du vendredi 15/09 12h30 au dimanche 17/09 17h30. Nous vous proposons des livres, des DVD, des journaux ... Ce sera la possibilité de nous retrouver, de discuter et de refaire le monde, en toute amitié. ■



MÉMOIRE

HOMMAGE À UNE JUSTE
ROSE ROUX

Le 14 juin dernier, le maire de Saint-Gervais-les-Bains, Jean-Marc Peilleux, a dévoilé près de l'Eglise de Saint-Nicolas de Véroce une plaque à la mémoire de Rose Roux distinguée en 1995 comme Juste parmi les nations. À 22 ans, pendant l'Occupation, cette jeune femme, militante du Secours catholique, a caché des enfants juifs que lui confiaient les résistants juifs de la MOI de Lyon, parmi lesquels Maurice Zelty, Gabriel Mokobodzki, notre regretté camarade disparu en 2007, et son frère William. Tout Saint Gervais* a contribué au sauvetage de familles entières et d'enfants isolés. ■



* Lire Gabriel Grandjacques, *La Montagne refuge Les Juifs au Pays du Mont-Blanc*, Éd. La Fontaine de Siloe, 2007, 23 €

casques bleus et le blocage du détroit de Tiran. Plus généralement, j'aurais analysé la manière dont Nasser a accredité la menace d'une attaque contre Israël... alors que c'est l'inverse qui se préparait. Un demi-siècle après, les témoignages ne laissent plus le moindre doute : Israël s'est bien lancé le 5 juin 1967 dans une guerre préventive, sur la base de rapports de force écrasants - d'où la très courte durée de la guerre. Rien ne permet plus d'affirmer, comme les médias à l'époque, que l'État juif courait un danger de génocide. Bien cordialement. ■

Dominique Vidal, le 27 juin 2017.

COURRIER DES LECTEURS

À L'ATTENTION DE
M. DOMINIQUE VIDAL.

Votre article « *Ma guerre des Six-Jours* » paru dans le numéro de juin 2017 de la *Presse Nouvelle*, m'a intéressé et également surpris. Juste avant juin 1967 il y a eu mai 1967, mois durant lequel l'Égypte fait évacuer les troupes de l'ONU en place dans le Sinaï depuis 1957 et décide le blocage du détroit de Tiran interdisant aux navires israéliens l'accès au port d'Eilat. Ces faits ne sont pas cités... et ce défaut me semble nuire à une juste information... Il est vrai qu'il s'agit de votre « *Ma guerre des Six-Jours* ». Recevez mes cordiales salutations. ■

Isy Szeier, le 26 juin 2017.

CHER LECTEUR,

Il ne vous aura pas échappé que cet article est intitulé « *MA* guerre des Six-Jours » et non « *LA* guerre des Six-Jours ». C'est dire qu'il s'agit de souvenirs éminemment subjectifs de ce moment pour moi fondateur : c'est lui qui a fait de moi un journaliste et plus tard un historien spécialiste du Proche-Orient. Mais, à l'époque, étudiant d'à peine 17 ans, je ne maîtrisais pas toute la complexité des événements. Si *La Presse Nouvelle* m'avait demandé une analyse de l'ensemble de cette guerre, j'aurais évidemment cité la demande égyptienne de retrait des

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Näie Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)
1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH*
depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

LA POLOGNE SOUS LE GOUVERNEMENT CONSERVATEUR EN 2017

par MONIKA KARBOWSKA

Parmi les pays de l'Union Européenne, la Pologne est sans doute le « jardin préféré » de l'oligarchie néolibérale occidentale. Pays dont la population est la plus soumise à l'impératif de la concurrence, qui ne s'est pas révoltée en masse alors que tous les pays de l'Est, y compris la Bulgarie, la Bosnie ou la Roumanie ont été secoués par des mouvements sociaux aussi puissants que vains de 2011 à 2014. Rien de tel en Pologne d'où toute conscience de classe semble avoir disparu.

La Pologne reste la pièce maîtresse de l'Otan à l'Est et c'est ainsi qu'elle a vu le retour de soldats étrangers sur son territoire. Des bases américaines ont été installées et ont accueilli 4 000 soldats US. L'armée polonaise est préparée activement à la guerre cependant que, curieusement, s'est atténuée dans les médias publics la furieuse propagande russophobe qui avait cours sous les gouvernements de Donald Tusk [1].

Le gouvernement conservateur a osé cependant mettre en œuvre une mesure sociale nouvelle qui déplaît aux multinationales occidentales. Il s'agit de l'allocation familiale dite « 500 + », la première mesure sociale depuis 1989... Cette allocation importante (500 zlotys soit 120 euros dans un pays où le salaire minimum est de 300 euros) est attribuée à toutes les familles d'au moins deux enfants, y compris aux mères célibataires. Aux dernières nouvelles les familles polonaises se bousculent pour recevoir cet argent sur la base d'une simple déclaration sur l'honneur, sans avoir même à montrer une attestation d'imposition et sans avoir à justifier de l'usage de ces sommes. Par cette mansuétude, le gouvernement est quasiment certain d'obtenir le soutien d'une large partie de la population. S'y ajoutent le retour de l'âge de la retraite à 65 ans (67 ans sous Tusk), les médicaments gratuits pour les retraités ainsi que la promesse de mettre fin aux privatisations de logement, nationalisés ou construits par la Pologne populaire, et aux expulsions locatives. De ce fait, les manifestations anti-gouvernementales organisées par les libéraux sous le slogan de « défense de la démocratie » ne rassemblent que les couches urbaines aisées profitant de la mondialisation. Le peuple soutient le gouverne-



3/10/2016: Manifestation de femmes à Varsovie pour le droit à l'avortement

ment tandis que la gauche anticapitaliste peut difficilement critiquer des mesures qu'elle appelle à cor et à cri depuis 25 ans.

La société polonaise s'est donc réveillée à la politique, entre les manifestations de type « Maïdan » des néolibéraux et les déclarations nationalistes parfois anti-occidentales d'un gouvernement acculé à la défense. La surprise vint cette fois-ci des femmes, alors que les conservateurs tentaient une cinquième fois en 15 ans de fixer l'interdiction de l'IVG dans la Constitution. En octobre 2016, ce ne furent pas les habituelles militantes féministes qui se présentèrent devant le Parlement pour manifester contre le projet de loi interdisant définitivement toute IVG, mais des centaines de milliers de femmes habillées de noir dans toute la Pologne osèrent pour la première fois clamer publiquement « notre corps nous appartient ». Depuis l'interdiction de l'IVG en 1993, c'était la première fois que les femmes s'opposaient en masse et ouvertement à la politique anti-avortement de la classe politique polonaise capitaliste et faisaient reculer un projet liberticide pour elles [2]. Les néolibéraux de Tusk tentent actuellement d'utiliser la question des femmes pour renverser le gouvernement (et garder bien entendu l'IVG interdite) mais cette stratégie peut très bien leur échapper si le mouvement social des femmes gagne en autonomie et radicalité.

S'il y a bien une chose sur laquelle conservateurs et néolibéraux sont d'accord, c'est sur la répression des opposants, et notamment de gauche. La propagande anticommuniste atteint les sommets les plus grossiers par l'héroïsation des nationalistes de *Narodowe Sily Zbrojne* (Groupe Armé National), groupuscules fascistes polonais ayant sévi pendant et après la guerre dans les forêts et responsables de nombreux meurtres de juifs, de communistes et de villageois soutenant le régime de la Pologne populaire. Ces criminels, rebaptisés « soldats maudits », sont glorifiés comme des exemples à suivre, en héros romantiques dans les médias et les écoles, à l'image de ce que le *Pravy Sektor* fait pour les fascistes d'*Oun upa* en Ukraine.

En Pologne, c'est tout un appareil d'État qui est mis au service de cette curieuse et inquiétante inversion, qui non seulement portraiture les communistes polonais en « occupants » mais élimine du paysage toute la tradition de résistance de l'Armée de l'Intérieur, AK.

Des monuments de l'Armée Rouge, y compris des cimetières, sont détruits malgré les protestations officielles de la Russie, des rues sont débaptisées même si les noms incriminés sont ceux de militants socialistes de la Révolution de 1905... Toute la mémoire du mouve-

ment ouvrier polonais est effacée du paysage. Il est interdit de parler en bien de la Pologne populaire. Ainsi depuis deux ans, quatre militants du *Parti communiste polonais*, KPP, sont poursuivis en justice pour délit d'opinion, pour avoir publié dans leur journal des articles favorables à la Pologne populaire. Inculpés pour « propagande totalitaire », ils risquent neuf mois de prison, et s'ils ne sont pas encore emprisonnés, ce n'est que grâce à la solidarité internationale développée par les communistes français.

Citons pour conclure le cas préoccupant de Mateusz Piskorski, emprisonné depuis plus d'un an sans jugement ni acte d'accusation. Il est sans conteste le premier prisonnier politique de la République polonaise capitaliste. Ancien collaborateur du leader paysan Andrzej Lepper, mystérieusement « suicidé » en 2011, Piskorski avait créé le parti souverainiste *Zmiana* (le changement) et organisé plusieurs manifestations contre les bases de l'Otan et la politique de soutien de la Pologne à Kiev. Depuis un an, Piskorski, enlevé dans la rue par les hommes de la police ABW, est accusé d'espionnage au profit de la Russie sans aucune preuve et sans que les associations des droits de l'homme ne s'en émeuvent. Cet emprisonnement est aussi un signal envoyé à la gauche anticapitaliste qui avait elle aussi organisé deux manifestations contre les bases américaines : l'une à Wrocław dans le cadre du *Forum Social Est-Européen* en mars 2016 et la deuxième à Varsovie lors du « contre-sommet » contre l'Otan en juillet. Signal clair du gouvernement : « après ce sera votre tour ». Mais cette répression génère aussi une forte haine du système occidental en Pologne et l'on assistera certainement prochainement à l'émergence d'une nouvelle radicalité, portée par de jeunes gens humiliés, qui auront compris que l'Histoire s'est remise en marche et qu'à nouveau, ils peuvent en être les acteurs et non plus les victimes passives. ■

[1] NDLR. Donald Tusk a été président du Conseil des ministres de Pologne de 2007 à 2010 puis de 2011 à 2014, date à laquelle il a été élu président du Conseil européen.

[2] Pour mémoire – le fameux « compromis pour l'avortement » de 1993 consistait en une entente des libéraux et des nationaux-chrétiens extrémistes sur le dos des femmes pour museler le mouvement social et faire passer les privatisations capitalistes.



Démonstration du Parti communiste polonais (KPP)



Pisse sur le rouge

FRANCE

LES « RÉFORMES STRUCTURELLES » DU MARCHÉ DU TRAVAIL SONT-ELLES INDISPENSABLES ?

PAR JACQUES LEWKOWICZ

Le texte réformant le Code du travail, qui fait l'objet d'une loi habilitant le gouvernement à le promulguer par ordonnances, est présenté comme favorable au développement de l'économie par le moyen de ce qu'il est convenu d'appeler des « réformes de structure ». Celles-ci consistent à supprimer des garanties dont sont bénéficiaires les salariés face au pouvoir patronal. Elles visent à instaurer plus de concurrence entre les salariés.

Deux lignes argumentaires sont présentées pour justifier ces réformes. La première consiste à affirmer que l'absence de régulation des marchés et le fonctionnement sans limite de la concurrence est une condition de l'efficacité économique. La seconde donne la réussite économique de l'Allemagne, qui a procédé à ces réformes, comme modèle,

La première série d'arguments repose sur l'idée que la concurrence généralisée sur les trois principaux marchés – les biens et services, l'emploi, et les capitaux – lesquels sont interdépendants (par exemple, le niveau de l'emploi dépend de la quantité de biens et services produits) assurerait automatiquement l'égalité entre l'offre et la demande sur tous ces marchés et réaliserait ainsi un optimum économique. L'idée n'est pas neuve, elle remonte au XVIII^e siècle [1].

Elle se heurte néanmoins à l'observation du réel. Ainsi, sur le marché des biens et services, il est notoire que les éléments de monopole sont bien plus importants que ceux relatifs à la concurrence. Dans le domaine des nouvelles technologies, quatre entreprises – les fameux GAFAs : Google, Apple, Facebook et Amazon – concentrent l'essentiel de l'offre. Il en est de même dans le domaine de l'automobile où une grosse dizaine de constructeurs concentrent la quasi-totalité de l'offre. Ces monopoles exercent, en outre, un effet de dépendance par l'asymétrie des moyens dont ils disposent par rapport à leurs fournisseurs et sous-traitants. Dans ces conditions, parler de concurrence pure et parfaite à ce sujet est une plaisanterie. En revanche, la concurrence entre salariés à travers le monde pousse les conditions de travail et de salaire à s'aligner par le bas, pour le plus grand profit des dividendes versés aux actionnaires des monopoles. C'est bien à quoi aboutira la réforme du Code du travail envisagée.

Quant à la comparaison avec l'Allemagne, elle repose sur un mythe. Les « réformes Hartz » de 2003-2005, ont modifié dans un sens libéral le fonctionnement du marché du travail. C'est ce qui aurait assuré la forte croissance et le quasi plein emploi que connaît ce pays.

Nous avons déjà indiqué, dans ces colonnes, que malgré ces réformes, le marché du travail allemand reste plus protecteur pour les salariés que le marché français. Mais, de plus, le développement de l'emploi allemand s'explique, d'une part, par un facteur démographique : la faiblesse à long terme de la natalité et le vieillissement de la population entraîne la croissance du secteur des services à la personne. D'autre part, l'économie allemande a été capable de répondre à la croissance de la demande chinoise de « biens intermédiaires » – essentiellement des machines-outils. Enfin, l'économie allemande a été capable de produire à moindre coût grâce à des délocalisations massives vers les

pays de l'Est européen. Tous ces facteurs de développement n'ont rien à voir avec les réformes Hartz du marché du travail contrairement à ce que l'on tente de nous faire accroire. Tout l'argumentaire visant à nous convaincre qu'il est impératif de réformer le Code du travail s'effondre donc. La seule conclusion qui s'impose, c'est la nécessité de s'y opposer dans toute la mesure où cette réforme ne vise qu'à accroître profits et dividendes au détriment de ceux qui vivent de leur seul travail. ■

[1] Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776, est le premier ouvrage à invoquer la « main invisible » de la concurrence.



ESPAÑE

SANGLANT ÉTÉ

Le double attentat de Barcelone et de la station balnéaire de Cambrils, les 17 et 18 août, a fait 16 morts et plus d'une centaine de blessés, dont plusieurs dans un état critique. Ce carnage a été revendiqué par l'organisation *État islamique* (EI), laquelle a aussi pris à son compte toute une série de meurtres terroristes qui ont ensanglanté l'été.

Attaques contre des policiers ou des militaires, voitures bélier contre des civils, l'idéologie fasciste prétendument islamiste semble se combiner à des pathologies psychiatriques quand elle devient l'affaire de tueurs isolés, mais reste bien organisée comme en témoignent les attentats de Catalogne.

Le 26 août, plus de 100 000 personnes (photo) ont marché à Barcelone



Barcelone, 26/08 : Barcelone marche pour protester contre les ventes d'armes contre la violence djihadiste, sous le slogan « Je n'ai pas peur ». Le roi Felipe VI et le chef du gouvernement Mariano Rajoy ont été copieusement sifflés. Les Barcelonais protestaient ainsi contre la politique extérieure de l'Espagne. Une banderole montrant Felipe VI serrant la main du roi

d'Arabie Saoudite a été déployée pour dénoncer la vente d'armes par le gouvernement espagnol à Riyad. Et dans la foule, deux violoncellistes ont interprété le « *Cant dels ocells* » (Chant des oiseaux), chanson traditionnelle catalane que le défunt violoncelliste et compositeur Pablo Casals avait jouée en signe de refus de la dictature de Francisco Franco.

Les Catalans ne se trompent pas. Pour en finir avec le terrorisme, il faut appeler un chat, un chat, un fascisme, un fascisme. Et dénoncer l'hypocrisie des occidentaux qui, sur place, en Syrie, arment les djihadistes et soutiennent les pays du Golfe – comme nos « amis » du Qatar – qui financent Daech et consorts. ■

28/08/2017

Le Yiddish au fil des 90 ANNÉES d'UN JUDÉO-ESPAGNOL

par Haïm Vidal Sephira

Chers *khaveyrim* (accent tonique sur *vey* et non sur *im*), et nous voici déjà comparant nos emprunts à l'hébreu !

Le *tarkishe yid* né à Bruxelles que je fus, vous demande avant tout pardon (« *le pardon est un don* » disait récemment quelqu'un sur France 2) de ne plus pouvoir venir chez vous, à présent qu'il est devenu *a kalleke auf zvay fisse* (un invalide sur deux pieds) comme on me surnomma à Auschwitz, chaque fois que mon état empirait.

Ce *kalleke auf zvay fisse* vous salue de tout cœur et ne pourra malheureusement pas vous raconter en détails toute son histoire. C'est là *a gantse meguille* – *una parasha entera*, disons-nous en *djoudezmo* (judéo-espagnol), *meguille / parasha*, ce qui prouve que nous sommes bien moins patients que vous !

Bien sûr tous les *djoudios* savaient que vous prononciez *boroukh adonoy* au lieu de *baroukh adonay*, mais c'était là une distinction bien superficielle !

Je me limiterai à comparer le yiddish et le *djoudezmo*, *spanyolit* en hébreu, car tous les juifs de rite ashkénaze ne parlent pas nécessairement le yiddish, comme tous ceux de rite séfarade ne parlent pas nécessairement le *djoudezmo*.

Mon vécu

A Bruxelles, c'est au cours de religion dépendant de la Grande synagogue de la rue de la Régence que mon frère aîné et moi fûmes noyés au milieu des enseignants et élèves yiddishophones. C'est là aussi que le maître qui nous enseignait le *maoz tsur yeshuati* ... remarqua la qualité de nos voix et nous recruta dans le chœur de la synagogue où, comme les autres enfants, nous réclamâmes notre *hanouka geld*. Mais il nous fallut y renoncer car nous manquions trop de cours de la communale.

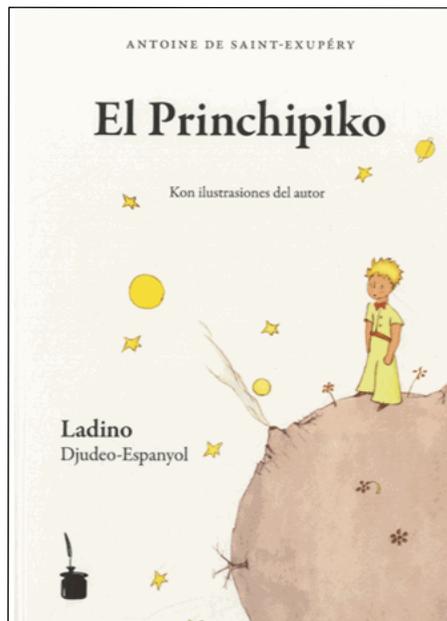
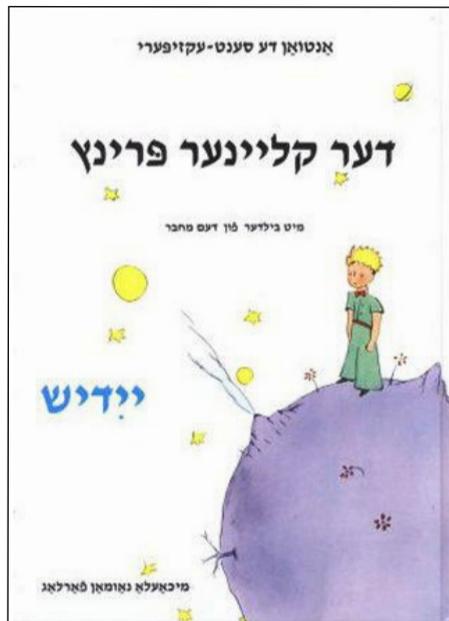
Bientôt, nous déménageâmes dans le quartier juif de la place de Bethléem où je m'amourachai de ma voisine yiddishophone qui m'entraîna à la *gordonia*. C'est là, en *makhané*, que j'appris à chanter, bien sûr autour d'un romantique feu de camp :

*Arum dem fayer mir zingen lider,
Di nakht iz tayer, men vert nit mider.*

*Un zol der fayer farloshn vern
Shaynt oyf der himl mit zayne shtern. ...*

et ce, même au début de l'occupation allemande.

En 1940/1941, mon bac en poche, incité par mes *khaveyrim*, j'entreprenais des études d'agronomie à



Trois éditions du « Petit Prince » de Saint Exupéry, en yiddish (à g.) et en ladino (à dr.), version lettres latines et lettres hébraïques.

l'Institut agronomique de Gembloux, mais fin 41, j'en fus expulsé en tant que juif.

Aussitôt, l'AJB (association des juifs de Belgique) créa à La Ramée une école d'horticulture, sorte de *hakhshara*, dirigée par feu Haroun Tazieff lui-même, alors, ingénieur agronome diplômé de Gembloux.

Des mois enthousiastes de vie commune en pleine *yiddishkeit*, *a mehaye* !

De retour à Bruxelles en juin 42, j'ai suivi les cours clandestins de l'Université de Bruxelles, et le 1er mars 1943, au retour de l'un de ces cours, la Gestapo m'arrêta à la descente du tram, place de Bethléem. Embarqué dans leur auto, montrant ma fausse carte d'identité, je prétendis ne pas être juif. Mais le traître juif (le *mouser*, de l'hébreu *moser*) qui s'y trouvait et les agents de la Gestapo me déculottèrent et se moquèrent de moi en me criant *rakhmunès ! rakhmunès !* pitié ! pitié !

Lorsque fin 1943, les juifs turcs furent « déportables », nous eûmes également notre *mouser*, en judéo-espagnol, *malsin*, de l'hébreu *malshin*, qui dénonçait les Judéo-Espagnols.

Au camp de Malines, antichambre d'Auschwitz, je baignais dans le yiddish, bon apprentissage pour Auschwitz où j'arrivai vers le 23 septembre avec le 1er convoi de juifs belges. Les rescapés de la première sélection massive (chambres à gaz) eurent à répondre au médecin SS qui, procédant à une nouvelle sélection, demandait à chacun de nous « *Sind Sie krank gewesen ?* » (avez-vous été malade ?). Malheur à ceux qui avaient fait leur service militaire et croyant que ce serait la planque répondaient affirmativement ! Ceux

qui ignoraient l'allemand ou le yiddish étaient également envoyés aux chambres à gaz !

D'ailleurs, une fois inclus dans des groupes de travaux forcés (3e *selektisie*), il fallait répondre à l'appel de votre numéro prononcé en allemand, sans quoi vous aviez droit à la bastonnade accompagnée de *Hirensohn* ! (fils de pute), *kurvamaty* (ta pute de mère, en slave), etc. Les Saloniciens, qui pour la plupart ignoraient l'allemand, en souffrirent tout particulièrement.

Au sortir de la mine de charbon, nous demandions aux camarades qui arrivaient pour nous relayer « *Wie iz di Zoupe ?* » (comment est la soupe ?). Si la réponse était « *gedechte* » (consistante), ça nous réchauffait le cœur.

Quand, par hasard, on ne travaillait pas le dimanche, le chef de bloc nous réunissait et promettait une demi-soupe à qui chanterait. L'un d'eux chanta *A yiddishe mame* et, ces juifs polonais, rares survivants de la furie nazie, endurcis, aguerris, au cœur blindé, ... de pleurer à chaudes larmes ! Et que l'on ne vienne pas me dire que ce chant est du *shmalz*, de l'eau de roses !

Moi, je chantais le chant de ma mère, *Arvoles yoran por luvias / I montanyas por aires / Ansi yoran los mis ojos / Por ti, kerida amante* (Les arbres pleurent pour de la pluie / Et les montagnes pour de l'air / Ainsi pleurent mes yeux / Pour toi mon adorée) et ce refrain : *Torno i digo / Ke va ser de mi / En tierras ajenas / Yo me vo morir* (Je dis et me redis / Qu'en sera-t-il de moi / En terres étrangères / Trouverai la mort), refrain que les Saloniciens réinterprétaient comme suit : *Torno i digo / Ke va ser de mi / En tierras de Polonia / No kiero morir /*

(Je dis et me redis / Qu'en sera-t-il de moi / En terres de Pologne / Je ne veux pas mourir).

Parfois je chantais *Eliyahou ha navi, Eliyahou hatishbi, [...] Bimehera yavo elenu, im Mashiakh Ben David* ou *Avinu malkenu, Avinu malkenu, Khanenou ve anenou ki en banou ...* tous chants qui malgré tout me mettaient du baume au cœur.

Le 18 janvier 1945, à l'approche des troupes soviétiques, commença le grand massacre des *Häftlinge* (détenus) de Haute Silésie, obligés d'évacuer leurs camps et de subir ce qu'on appellera les Marches et les trains de la mort. Tous ceux qui flanchaient étaient abattus. C'est dire que les 75% des « évacués » sont morts en route. Mais passons : Deux camps encore et le 15 avril 1945 nous libéraient les Anglais.

Le 28 avril je revoyais Bruxelles, retrouvais le Professeur Flam, *a mensch, oun Ben Adam*, qui revenait de Buchenwald et m'entraîna au *Linke Poalé Tsion* où, bien sûr, je retrouvai le yiddish. Puis je repris mes études, de chimie cette fois, et m'affiliai à l'Union des étudiants juifs de Belgique avec lesquels, nous nous rendîmes, en juillet 1946, à Uriage, au Premier Congrès International des étudiants juifs. Enthousiasme et réveil de communautés renaissantes !

Jacques Zal, mon frère adoré, mon cadet, un résistant revenant de Dachau en juillet 1945, m'annonçait qu'au lendemain de la libération du camp par les Américains, délirant et couché à côté de papa atteint du typhus, il apprit son décès par un curé belge qui récita le Kaddish sur sa dépouille.

ערשטער אלוועלטלעכער יידישער קולטור-קאנגרעס [1]

SEPTEMBRE 1937 LE PREMIER CONGRÈS DE LA CULTURE YIDDISH S'OUVRE À PARIS

par BERNARD FREDERICK



Le 21 juin 1935 s'était tenu à Paris, salle de la Mutualité, le premier Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, suivi du deuxième, le 4 juillet 1937, à Valence, en Espagne. On était en pleine guerre civile ; le choix de Valence n'était pas un hasard. Ces deux manifestations à deux ans d'intervalle, participaient de la mobilisation des intellectuels du monde entier contre le fascisme et ses ravages.

C'est avec les mêmes préoccupations et celles plus spécifiques au monde juif, que le 15 septembre 1937 s'ouvrait à la salle Wagram à Paris le premier congrès mondial pour la défense de la culture juive (*Ershter Alveltlekher Yiddisher Kultur-Kongres*). Quatre mille personnes assistaient à cette séance inaugurale. Venus de 23 pays des cinq continents, 102 délégués de Belgique, d'Australie, Grande-Bretagne, Brésil, Cuba, Mexique, USA, Canada, Afrique du Sud, Palestine, Pays-Bas, France, Italie, Lituanie, Lettonie, Estonie, Danemark, Pologne, Roumanie, Suisse, Tchécoslovaquie représentaient 677 organisations culturelles.

Des intellectuels, écrivains, artistes de langue yiddish, parmi les plus prestigieux, concouraient au prestige de l'événement mais pas seulement : leur présence était une manifestation d'unité et

de résolution autour d'une culture et de populations menacées et d'une langue. Dans l'optique du mouvement ouvrier révolutionnaire juif, la culture juive d'Europe est intimement liée au yiddish. Un comité international d'organisation avait été formé en 1936 après que l'avocat Chaïm Slovès en eut fait la proposition à Louis Gronowski (Lerman), principal dirigeant de la section juive de la MOI. Le bureau exécutif est composé du sculpteur Naoum Aronson, du critique d'art Braun, du chercheur Ben Adir, de deux journalistes Garin et Neumann, du professeur Kivelovitch, et de deux avocats Maîtres Rosengart et Slovès. Avec la section juive du PCF, les principaux artisans de ce congrès sont les juifs communistes américains avec le rédacteur en chef du quotidien *Morgen Freiheit*, Moshe Olguine en tête.

A Paris, la Kultur Liga (KL) avait averti : « *Simultanément à l'oppression politique et économique, souvent avec l'extermination physique dans certains pays, on applique contre la population juive une politique qui tend sciemment à la liquidation, à la destruction des positions magnifiques de la culture laïque juive qui furent érigées avec tant de soins et de sacrifices par la population juive* ». Montée de l'antisémitisme jusqu'en France, pogroms en Pologne, Hitler et les lois de Nuremberg en Allemagne ...

« *Es Brent, brider, es Brent* » – ça brûle, frères, ça brûle » prophétisait le poète M o r d e k h a i Gebirtig.

Toutes celles et tous ceux qui assistent à l'ouverture du congrès en sont conscients. On

est alors en plein Front populaire et les idées d'unité sont fortes. Accueillant les congressistes, Lerman- Gronowski – qui est aussi rédacteur en chef de la *Naïe presse* – s'en fait l'écho : « *Du haut de cette tribune, nous tendons une main fraternelle, nous, organisations ouvrières et populaires juives de France, à tous les intellectuels, hommes de science, écrivains, peintres, sculpteurs, pour entreprendre un effort commun en faveur de la culture moderne juive. Oui, nous savons que la réaction juive a tout fait et fera tout pour nous diviser, afin de maintenir le peuple dans l'ignorance. Elle craint l'alliance entre les travailleurs et les intellectuels. Tout ce qui fut réalisé jusqu'à ce jour est insuffisant. Nous devons élargir et approfondir nos institutions laïques. Nous pensons que l'écrivain juif devrait se lier à ceux qui combattent pour la vérité* ».

La salle Wagram est décorée de banderoles sur lesquelles on peut lire « *Soyez les bienvenus au premier Congrès mondial de la culture yiddish* » ou « *Le yiddish, votre langue nationale* » ou encore « *Avec les forces unies pour la culture yiddish* ». Des portraits de Mendele Moicher Sforim, I. L. Peretz et Sholem Aleikhem encadrent la tribune. Dès le 11 septembre, la *Naïe presse*, dans un éditorial de David Kutner (Aron Skrobek), voyait dans le congrès à venir « *A goldn bleit!* » - une page en or. C'était bien cela ! Des messages de salutation ont été adressés : Romain Rolland, Edouard Herriot, alors président de l'Assemblée nationale, Léo Lagrange, ministre de la Jeunesse et des Sports, Benjamin Crémieux, secrétaire du Pen club. Jacques Lederman, au nom des treize mille ouvriers juifs membres des syndicats professionnels affiliés à la CGT, salue l'assemblée. Du 15 au 21 septembre, plusieurs rapports traitent notamment du développement de la culture yiddish, de ses conflits internes et de ses ennemis extérieurs, de ses aspects laïques et progressistes, du rôle et des tâches de l'intelligentsia juive, de la politique dans les activités culturelles, de la crise de la judaïté en Europe orientale, du théâtre juif, de la science et des écoles juives. On écoute plusieurs orateurs invités comme Joseph Opatochou, le grand écrivain des États-Unis, le docteur Shatz-Anine, écrivain à Riga, Moshe Olguine, le sociologue américain Haïm Gitlowski, les poètes Leivik et Joseph Papiernikov qui arrive de Palestine, le peintre parisien Aberdam et bien d'autres.

Pourtant quelque chose n'allait pas. H. Leivik, dans son allocution, s'étonna de l'absence des juifs soviétiques : « *Sur ces chaises sont assis des représentants de notre vie tragique. Une seule chaise*

n'est pas occupée, celle où devait s'asseoir le délégué de la nouvelle culture juive de l'Union soviétique ». Personne alors ne comprend cette absence. Personne encore ne sait ce qui se passe en cette terrible année 1937 dans l'URSS de Staline : une répression qui décime cadres communistes et intellectuels ; les juifs ne font pas exception – écoles, bibliothèques et journaux yiddish fermés, artistes exécutés comme ce sera le cas du grand écrivain Moshe Kulbak arrêté ce même mois de septembre et fusillé en octobre.

L'Union soviétique reste un phare, surtout alors que les orages s'amoncellent en Europe. L'avocat Henri (Chaïm) Slovès, secrétaire du congrès, prophétise : « *Nous allons assister à un engagement violent entre le monde de la liberté et de la culture et la force cynique du fascisme et de la barbarie* ». « *Notre peuple, ajoute-t-il, ce vieux peuple martyr, traverse une des plus tristes époques de son histoire. Sans culture, il n'existe pas de peuple, sans culture, il n'y a pas d'humanité. Si nous désirons que la culture vive, si nous voulons transformer l'apathie en espoir, le désespoir en courage, l'abatement en énergie, nous devons nous unir* ».

Le manifeste final souligne la volonté du peuple juif de vivre en paix, de développer la culture et de combattre contre ses ennemis, le fascisme et l'antisémitisme. Le congrès donne naissance à une *Union culturelle juive* : l'YKUF (*Yiddischer Kultur Farband*).

L'YKUF publiera la sténographie des



débats qui sera imprimée à Paris. Dans la préparation du congrès comme dans son déroulement, la *Naïe presse* eut un rôle primordial. Elle publia même un guide, y compris avec des indications linguistiques, destiné aux congressistes [2].

L'un des pères du yiddish, Yitzak Leib Peretz, déclarait : « *Lomir neviim, firer vern* » – nous prophètes, nous devons montrer le chemin. Le *Ershter Alveltlekher Yiddisher Kultur-Kongres* lui fut fidèle. ■

[1] *Ershter Alveltlekher Yiddisher Kultur-Kongres*
[2] voir sa couverture en page 12



NOTRE YIDDISH

(suite de la p. 5)



■ ■ ■ Meurtris, nous nous effondrâmes et en guise de Kaddish, il me chanta ce chant bouleversant :

*Der Greize halt zain Einikel
Bei zikh auf der Shoys
Er lernit mit im Kaddish zugen
Aus dem Sider araus
Yiskadal zug
Mein Aintsekind
Yiskadal vort bei vort
Er lebt nit meer dein Tatenyou
Gefallen ist er dort*

Le grand-père tient son petit-fils
Bien fort sur ses genoux
A l'aide d'un Sidour
Il lui apprend à dire le Kaddish
Dis Yitgadal
mon seul enfant
Yitgadal mot après mot
Il ne vit plus ton cher papa
Il est tombé là-bas

J'y reviendrai, car il me faut encore évoquer une découverte, celle du *Khumesh Taytsh* entendu chaque vendredi soir à Jérusalem durant les deux mois de mon séjour au Mahon Ben Tsvi, qui me logea chez de vieux ashkénazes qui, après le dîner récitaient déjà la *parasha* du lendemain en *Khumesh Taytsh* ainsi : Hébreu / *Khumesh Taytsh* / Hébreu et ainsi de suite pour chaque verset, le *Khumesh Taytsh* étant le mot à mot de l'hébreu, soit du judéo-allemand calque, le correspondant de notre ladino, que j'ai appelé judéo-espagnol calque, découverte enthousiaste, qui confirmait ma distinction entre calque et vernaculaire.

Revenons au Kaddish, que m'enseigna feu mon frère Jacques, que nos amis yiddishophones appelaient Yankel : Oui, cet horrible passé, tous ces morts, toutes ces cultures que les SS n'ont pu génocider, comme je l'ai dit à la soutenance de ma thèse d'État, m'ont incité à abandonner la chimie et à me consacrer aux cultures juives et aux judéo-langues.

C'est avec ce Kaddish que j'évoque, invoque et convoque nos morts, *nuestros dezaparesidos* (nos disparus), auxquels Alain de Toledo et son équipe consacrent le Mémorial qu'ils préparent, et nos frères yiddishophones ou non, en fait les 6 millions de nos frères assassinés par les nazis.

Oui, chers frères yiddishophones, ce sombre passé nous lie par le même devoir : **Zakhor** ! ■

HENRI BRAUN, UN ENGAGEMENT POUR LE PROGRÈS ET L'ART

Nombreux furent les intellectuels juifs progressistes qui préparèrent le Congrès mondial pour la défense de la culture yiddish. Du côté français, outre les responsables de la section juive de la MOI, on peut citer Léo Glaeser, un grand humaniste qui sera fusillé en 1944 ou Henri (Chaïm) Slovès, avo-

sieurs reprises, il se réfugie en France en 1925. Il adhère aussitôt au Parti communiste français. Il milite à la *Kultur Liga* dont il devient le secrétaire. Il y rencontre Danielle (Dora) Puzner, animatrice de la chorale, qu'il épouse en 1935. Henri est un infatigable animateur de la vie culturelle juive à Paris. C'est tout naturel-

Dôme. Ils partent ensemble pour la région lyonnaise. Il participe à la *Résistance* juive de la MOI qu'il représente au Comité de Coordination des Immigrés de la Zone Sud. En 1943, le Comité et l'UJRE, qui vient d'être fondée, travaillent au rassemblement des organisations juives de Résistance. Le Comité Général de Défense (CGD) est créé. Henri Braun en prend la tête après l'assassinat de son président Léo Glaeser.

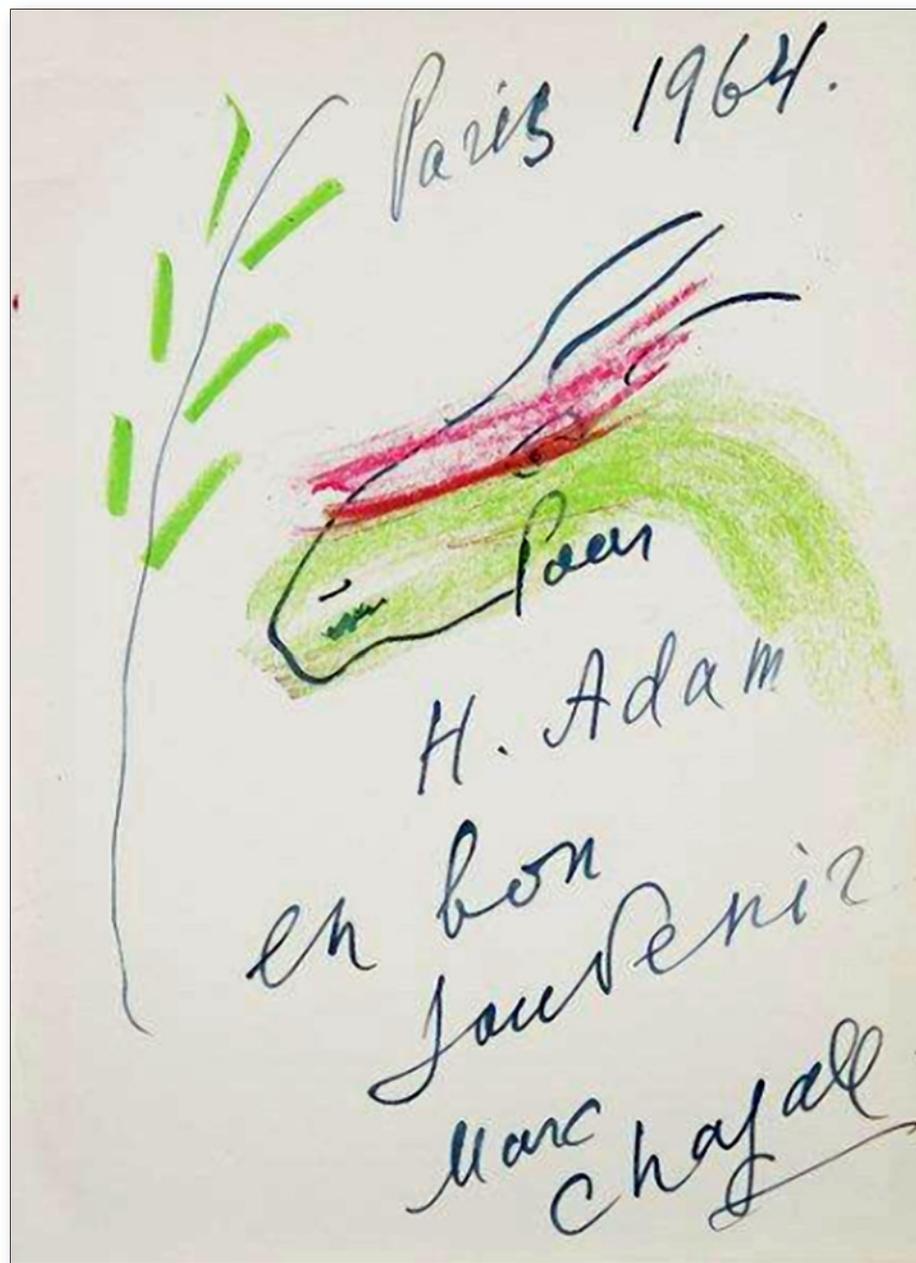
Après la guerre, il milite à l'UJRE, qu'il représente au sein du CRIF, du *Mouvement de la Paix* et du *Congrès Juif Mondial*. Il participe aux activités du MRAP. Il collecte des fonds pour la CCE (*Commission Centrale de l'Enfance*). Tous les deux ans, il organise des ventes intitulées « Tableaux modernes » pour lesquelles il propose à des peintres et des sculpteurs, parmi lesquels il compte de nombreux amis comme Chagall, de donner gracieusement une œuvre au profit de la CCE.

Habitué du « Quatorze », il y crée le *Salon annuel des Peintres et Sculpteurs Juifs*, qu'il entend aider et faire connaître. Devenu critique d'art, Henri Adam collabore à plusieurs journaux : la *Naïe Presse*, la *Presse nouvelle hebdomadaire*, bien sûr, mais aussi les *Lettres françaises* où sa rubrique a pour titre « Peinture fraîche » et à *Ce Soir*, deux titres dirigés par Louis Aragon.

Henri Adam-Braun est mort en 1977. Toujours fidèle à ses engagements de jeunesse et à son amour de l'art. ■

BF

אונדזער יידיש



cat et homme de culture, des peintres et des critiques d'art, comme Henri Braun (connu aussi comme Henri Adam).

Henri Braun (1900-1977), autodidacte juif immigré en France, a connu les plus grands peintres et a constitué au long des années une riche collection de tableaux modernes, dont une partie fut dispersée en 2013, lors d'une vente à Drouot. Photographe, fils d'une famille de tailleurs, né à Ujgorod (aujourd'hui en Ukraine), il adhère à seize ans à la SDKPiL (Social-Démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie, le parti de Rosa Luxemburg). Il y prend le pseudonyme d'Adam. Arrêté à plu-

lement qu'il collabore à l'organisation du Congrès mondial en 1937.

La même année, il crée, avec le critique d'art Chil Aronson, la première *Association des Peintres et Sculpteurs Juifs de France*. Renvoyé du studio Luigi Diaz en 1938 pour avoir participé à la grève générale contre les accords de Munich, Henri Braun souscrit un engagement volontaire dans la Légion étrangère lors la déclaration de guerre en 1939 et, non appelé, renouvelle cet engagement en février 1940. Quand les armées allemandes entrent dans Paris, en juin 1940, Henri part à pied rejoindre Danielle et Mariette, leur fille née en 1935, réfugiées dans le Puy-de-



Jacques CHAPIRO (1887-1972)
Portrait d'Henri Adam

Sholem Asch, un passeur entre passé et modernité

par CHAÏM NATHAN



Né le 1er Novembre 1880 à Kutno (Pologne sous l'empire russe), Sholem Asch est mort à Londres le 10 juillet 1957, il y a tout juste soixante ans. D'une vaste culture littéraire européenne, hébraïque et yiddish, Asch, encouragé par Y. L. Peretz, publie son premier récit, *Moyshele* dans la revue *Der yid* en 1900. Son mariage avec Mathilde (Madzhe) Shapiro, la fille du professeur d'hébreu et poète Menahem Mendel Shapiro, en 1903, lui assure une certaine sécurité financière qui lui permet de se consacrer entièrement à l'écriture. En 1907, Asch écrit sa pièce de théâtre la plus réputée, *Got foun Nekome* (Dieu de la vengeance). Elle est montée pour la première fois, en allemand, par Max Reinhardt à Berlin. L'année suivante, il voyage en Palestine et prend part à la Conférence de Czernowitz, première rencontre internationale sur la langue yiddish. Asch y plaide pour plus de traductions en yiddish des trésors littéraires hébraïques ; pour montrer l'exemple, il traduit lui-même le Livre de Ruth. En 1909 et 1910, Asch fait sa première visite aux États-Unis. Trois ans plus tard, paraissent cinq de ses œuvres majeures, *Reb Shloyme Noked*,

Di veg tsu Zikh (La Route de soi-même) dans lequel Asch dépeint l'élite juive aisée de Saint-Petersbourg et la pauvreté des *shtetl* d'Ukraine. Cependant, Sholem Asch est alors loin de soutenir les processus révolutionnaires et demeure fondamentalement conservateur. Néanmoins, lorsqu'il s'installe aux États-Unis en 1914, il devient l'un des collaborateurs réguliers du journal yiddish socialiste *Forverts*, pour lequel il écrira pendant 25 ans.



Écrivains yiddish à la Conférence Czernowitz 1908 de g. à dr. Avrom Reyzen, Yitskhok Leybush Peretz, Sholem Asch, Khayim Zhitlovski, Hersh Dovid Nomberg

En 1920, à l'occasion de son quarantième anniversaire, un comité de New York dirigé par Judah Leib Magnes a publié ses œuvres complètes en 12 volumes avec une introduction par le critique yiddish Shmuel Niger. Asch est de plus en plus prolifique. Entre 1921 et 1931, paraît en plusieurs étapes la trilogie qui fera sa renommée

grâce aux nombreuses traductions : *Farn Mabul* (avant le déluge). Chacune des trois parties porte le nom d'une ville : *Petersbourg* (1929), *Warshe* (Varsovie, 1930) et *Moskve* (Moscou, 1931). Tout se passe dans les milieux juifs avant et pendant la Révolution de 1917. Le héros des trois livres, Zachary Mirkin, fils unique d'un marchand extrêmement riche, épouse l'attentisme de Asch lui-même, à la recherche de foi et de convictions, capable ni d'accepter, ni

de combattre les transformations sociales radicales qui ont lieu tout autour de lui. Dans les années 30-40, des romans à thèmes chrétiens – *Der natseres* (Le nazareen), *L'apôtre* publié en anglais et

Marie mère de Dieu – déclenchent une polémique. Il est reproché à Asch de faire l'apologie du christianisme et d'inciter à la conversion. Le *Forverts* refuse de le publier.

L'arrivée de Hitler en Allemagne et la guerre le poussent pourtant à réagir. En 1943, il rejoint à Montréal, Salomon Mikhoels et Itzik Fefer, les

délégués du comité des écrivains juifs antifascistes d'Union soviétique, venus en Amérique chercher des soutiens financiers et politiques. L'écrivain Sholem Shtern, militant du parti communiste canadien assiste à un de leurs meetings. Il raconte : « *Sholem Asch parla peut-être une dizaine de minutes. Il fit l'éloge de l'Union soviétique, dont l'héroïque armée rouge allait briser l'élan nazi : — Les blindés allemands seront engloutis comme les chariots du pharaon d'Égypte. Juifs, notre malheur est grand ! Il nous faut tout tenter avant qu'il ne soit trop tard ! Sauvons notre peuple et nos frères juifs !* » * Sholem Asch passa la fin de sa vie à Bat Yam, une banlieue de Tel Aviv, où conformément à sa volonté, sa maison a été transformée en musée. Bien qu'empreinte de conservatisme et de religiosité, son œuvre par son naturalisme – on pense parfois à Zola, au polonais Wladyslaw Reymont (*La terre de la grande promesse*) ou à Gorki – dresse un panorama social du judaïsme est-européen et bâtit un pont entre la littérature européenne et la littérature yiddish que « traverseront » d'autres écrivains yiddish comme Singer. ■

* **Sholem Shtern**, *La visite de Sholem Asch, Shlomo Mikhoels et Itzik Fefer à Montréal*, Mémoires littéraires du Montréal yiddish, Montréal, Éditions du Noroît, 2006

QUAND ON TOURNE EN yiddish* à Brooklyn

par LAURA LAUFER

Veuf, Menashe, modeste employé d'une épicerie de quartier, se bat pour obtenir la garde de son jeune fils Ruben. Or la tradition hassidique lui interdit de l'élever seul et exige de lui qu'il reprenne femme. Mais après des rencontres infructueuses, Menashe veut prouver qu'il peut, seul, élever son fils. Toute communauté a ses non conformistes ou ses rebelles. Le refus de remariage et l'obstination de Menashe à vouloir garder son fils en font le paria de sa communauté. Menashe parvient tout de même à persuader le grand rabbin de l'autoriser à passer une semaine avec son fils, pour prouver qu'il peut être un bon père tout en respectant les règles religieuses. Ce sera l'échec : la loi religieuse triomphera, dressant aussi Ruben contre son père. Cet échec ne fait pas pour autant de l'histoire de

Menashe un film triste. On y trouve de l'humour dans maints détails drôles et attachants qui font le sel de cette histoire très humaine.

Fort de son expérience de documentariste, le réalisateur Joshua Weinstein a découvert ce monde juif orthodoxe qu'il a observé durant plusieurs mois. Weinstein, qui ne parle pas un mot de yiddish, n'appartient pas à la tradition hassidique et ne fréquente pas la communauté orthodoxe. Il a tenu, avec l'aide d'un interprète, à tourner ce film en yiddish, au sein même de la communauté orthodoxe hassidique de Brooklyn dans le quartier juif de Borough Park. Son film nous offre une plongée réaliste dans l'univers des traditions et du quotidien de cette communauté et parvient à susciter au-delà de notre curiosité, une émotion réelle qui nous attache aux personnages et à leur sort.

Weinstein livre ici une fiction inspirée d'un fait réel enrichi par la rédaction d'un scénario et l'ajout d'événements qui n'appartenaient pas à la situation telle que racontée par celui qui l'a vécue, Menashe Lustig. Weinstein a trouvé en Lustig de telles qualités d'expression qu'il a décidé de lui confier le personnage devant la caméra. Un pari réussi car Menashe Lustig révèle un beau talent d'acteur. Quant aux autres rôles du film, ils sont tenus par des membres de la communauté qui se sont eux aussi prêtés au jeu.

Joshua Weinstein fait preuve dans ce film de grandes qualités d'écoute, de regard, d'ouverture aux autres. Un véritable amour des êtres, c'est là le secret de la réussite de *Brooklyn yiddish*. ■

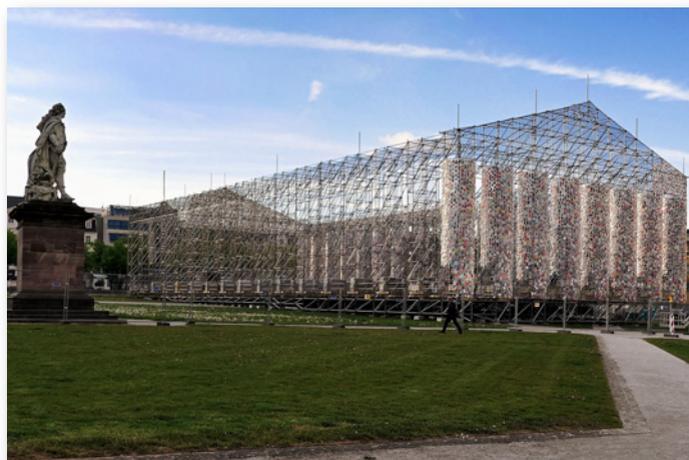


* *Brooklyn yiddish*, film en yiddish de Joshua Z. Weinstein avec Menashe Lustig, Ruben Niborski (2016). Sortie le 13/09.

ROSE VALLAND À LA DOCUMENTA DE KASSEL

par FRANÇOIS MATHIEU

La guerre en Syrie, les meurtres perpétrés par « Daech », l'exode africain vers l'Europe et les naufrages en Méditerranée, le monde capitaliste occidental en état de choc après plusieurs attentats, la tentation irraisonnée d'un repli nationaliste, et donc en réaction dénonciations, révoltes, insoumissions, autant de thèmes traités par plus des cent soixante artistes internationaux dans la trentaine de sites de la quatorzième *documenta*¹ disséminés à travers Kassel (Hesse), rendez-vous quinquennal d'un art contemporain qui clame sa volonté d'ignorer le marché de l'art et de ses idoles.



Kassel est d'abord la ville allemande célèbre parce que Jacob et Wilhelm Grimm y ont passé certaines années de leur vie², mais est ensuite devenue, grâce à Arnold Bode (1900-1977), peintre et professeur d'art, une capitale européenne de l'art contemporain. Pour Bode, considéré par la dictature nazie comme un « artiste dégénéré », et donc interdit d'enseignement et d'exposition, et qui, découvrant à Paris en 1937 *Guernica*, y avait vu un « signal pour tous les résistants », il s'agit en 1955 de réconcilier les Allemands avec l'art dit « dégénéré » et, en premier lieu, avec l'abstraction : « Nous étions d'avis qu'il fallait parler des années perdues, 1933-1945, évoquer des expériences et des souvenirs des années vingt, des villes d'art, Paris, Rome, Londres, du Bauhaus, des années d'apprentissage à Kassel, des années de travail à Berlin.³ »

Fin 2013, l'« affaire Gurlitt »⁴ avait relancé le long débat, longtemps freiné, sur le pillage par les nazis des œuvres d'art appartenant à des familles juives. Adam Szymczyk, directeur artistique de l'édition 2017 de la *documenta*, aurait aimé pouvoir présenter l'ensemble des œuvres spoliées de cette collection, reconstituer une « nouvelle » exposition d'« art dégénéré » forte de plus de 1 500 œuvres, mais le danger notamment d'être accusé de sensationnalisme l'en a dissuadé.

Aussi l'« Œuvre d'art-archivé », le *Rose Valland Institute*, conçue par l'artiste allemande Maria Eichhorn (née en 1962) et exposée dans la Nouvelle Galerie n'en prend-elle que plus de valeur. On sait que Rose Valland (1898-1980), conservatrice résistante du musée du Jeu de Paume, avait, devant le pillage des œuvres d'art de familles juives et de musées français

par le Cabinet spécial des Beaux-Arts de l'Institut Rosenberg accumulées dans ce musée et dans six salles du département des antiquités orientales du Louvre, relevé avec précision les dates des départs vers l'Allemagne, l'Autriche et l'Europe de l'Est, le nom des propriétaires spoliés, des transporteurs.

En connaissance des lieux de dépôt allemands et autrichiens, elle avait fait ensuite en sorte que ceux-ci ne soient pas bombardés, et ainsi facilité la récupération de certaines de ces œuvres. Dans la pièce principale de la Nouvelle Galerie se dresse une bibliothèque de plusieurs mètres de haut contenant des livres de collectionneurs juifs allemands, ouvrages aujourd'hui conservés par la Bibliothèque centrale et régionale de Berlin, laquelle a pour mission de rechercher les héritiers. Une autre partie de cette « Œuvre d'art-archivé » est un album des Archives fédérales de Coblenz contenant 85 photographies qui témoignent des réquisitions opérées à Paris dans les années 1940-1944. Jusqu'en août 1944, 38 000 appartements occupés par des familles juives avaient été vidés de leur contenu. Les pianos avaient été entassés au Palais de Tokyo, les meubles quai de la gare d'Austerlitz, les livres et les partitions rue de Richelieu, la porcelaine et les dentelles au 2 de la rue Bassano, et les autres objets dans le magasin de meubles Lévitane, 86-97 rue du Faubourg-Saint-Martin, une annexe du camp de Drancy.

Cette quatorzième *documenta* est en soi une œuvre immense. On ne peut prétendre y avoir tout vu. En revanche, dans le même esprit de dénonciation de

toutes les atteintes aux droits de l'homme, on ne peut être insensible au monument érigé devant le mythique Fridericianum, point central de Kassel, par l'artiste argentine Marta Minujin, *The Parthenon of Books*. Sur cette vaste place se dresse une réplique grandeur nature du Parthénon, un immense échafaudage recouvert de plastique dans lequel sont insérés cent mille livres, un jour plus ou moins récent interdits par des États ou des institutions. La présence de ce monument est un symbole fort : le 19 mai 1933, des étudiants nazis brûlent les livres considérés comme véhiculant les idées du judaïsme, de la social-démocratie et du libéralisme ; le 23 octobre 1943, 569 bombardiers britanniques lâchent leur cargaison de bombes sur la ville, provoquant la mort de 7 000 personnes, et la destruction par les flammes des 350 000 livres conservés dans le Fridericianum. Les cent jours de la *documenta* passés, les visiteurs pourront peu à peu emporter le livre qui leur plaît pour le lire. Il restera certes la structure, mais aussi l'idée que l'art triomphe de toutes les atteintes à la création. Et à l'homme. ■



1. Volontairement écrit avec un **d** minuscule.
2. **François Mathieu**, *Jacob et Wilhelm Grimm. Il était une fois...*, Éd. du Jasmin, Clichy, 2003, 195 p., 16 €
3. **Arnold Bode**, postface au catalogue de la *documenta*, Kassel, 1972.
4. Voir notre article dans les nos 316 et 317 de la « *Presse Nouvelle* », mai et juin 2014

Les mots pour le dire LA CHRONIQUE DE MAURICE CLING



occultation

On a pu lire dans ces billets l'analyse de manipulations courantes des termes usuels du langage politique actuel. Il en est une autre non moins importante, qui au lieu de dénaturer ou masquer le sens d'un mot consiste à le passer purement et simplement à la trappe. C'était le cas du « de » de Charlotte de Corday, en voici un autre exemple.

Les cartes de la ville de Paris présentaient depuis au moins le XVIIe siècle et pendant une longue période un fait qui ne peut laisser indifférents les lecteurs de PNM. À la pointe de l'Île de la Cité apparaît un îlot appelé « Île aux Juifs ». Pourquoi ? C'est là qu'après les Templiers*, au XIVe siècle, des juifs étaient brûlés vifs au vu de tous, spectacle habituel à l'époque.

L'îlot, vestige d'une ancienne île qui bordait la Seine, a ensuite été rattaché à l'Île de la Cité et a disparu des cartes de Paris. Aucune mention non plus dans le Square du Vert-Galant.

Comment expliquer que le fait soit totalement oublié de nos jours ? ■

* **NDLR** Le grand maître des Templiers, Jacques de Molay, fut brûlé vif à la pointe de l'île aux Juifs le 18 mars 1314.

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme

UNE DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE EN ALSACE

Claire Decomps, conservatrice en chef à l'Inventaire de Lorraine, Élisabeth Shimells, conservatrice du Musée Alsacien de Strasbourg et le Musée d'art et d'histoire du judaïsme (MAHJ) présentent une exposition toute particulière* à partir d'une découverte exceptionnelle réalisée en Alsace : celle d'une *genizah*.

Une *genizah* est un dépôt d'écrits portant le nom de Dieu et, par extension, d'objets de culte usagés. Comme ils ne doivent pas être jetés, ils sont placés dans une cache à l'intérieur de la synagogue dans l'attente d'un enterrement.

À l'automne 2012, l'extraordinaire découverte d'une *genizah* dans les combles de la synagogue de Dambach-la-Ville, dans le Bas-Rhin, a permis la mise au jour de milliers de documents et d'objets

du XIVe au XIXe siècle : parchemins du XVe siècle, imprimés du XVIe siècle, *mappot* (langes de circoncision brodés) du début du XVIIe siècle, *mezouzot*, *tefillin* des XVIIIe et XIXe siècle.

L'exposition « *Héritage inespéré, une découverte archéologique en Alsace* » porte un regard inédit sur le passé des communautés juives alsaciennes qui étaient parmi les plus importantes en France avant l'Émancipation. Outre la *genizah* de Dambach, l'exposition présente quelques exemples provenant de *genizot* découvertes fortuitement à Mackenheim, à Bergheim et à Horbourg, elles aussi sauvées in extremis. ■

* **Une découverte archéologique en Alsace - Héritage inespéré**, du 29 juin 2017 au 28 janvier 2018. Coproduction : Ville de Strasbourg - service de l'Inventaire du patrimoine de la région Grand Est.

Joseph Roth LE VISIONNAIRE

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Joseph Roth (1894-1939), originaire de Brody, en Galicie (aujourd'hui en Ukraine), fils d'un juif orthodoxe très strict, a laissé des ouvrages inoubliables sur le déclin et la chute de l'Empire austro-hongrois, comme *La Marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*. Il prend part à la guerre en qualité de sous-officier. Cette partie de sa vie demeure assez floue. Il semble qu'il ait fini sa dernière année à Lemberg comme attaché au service de presse.

Roth a aussi été un journaliste de grand talent. Après l'armistice, il se rend à Vienne et commence à écrire pour un nombre impressionnant de périodiques, dont *Der Neue Tag*. Il prend alors des positions politiques plutôt socialistes. En 1920, il décide de s'installer à Berlin et, là, il poursuit son travail dans les journaux, collaborant surtout avec le *Frankfurter Zeitung*. Il a fait de nombreux reportages à l'étranger, dont le plus curieux est *Juifs en errance*, qui paraît sous forme de livre en 1927, sorte d'étude « ethnologique » de la diaspora en Europe.

On a moins prêté attention à ses premiers livres concernant l'Allemagne de la défaite, en particulier à *La Toile d'araignée* (1923), paru d'abord en feuilleton, où il est question des relations troubles d'un membre du parti national-socialiste et d'un Juif. Roth est sans doute le premier écrivain à prendre conscience du danger que pouvait représenter l'idéologie nazie à l'époque du coup d'État manqué de Munich. Il ne s'agissait alors que d'un groupuscule d'extrémistes qui semblait bien peu dangereux. *Gauche et Droite* (*Rechts und Link*) (1929)* fait partie de cette catégorie de romans où se révèle un observateur sagace du monde germanique doublé d'un homme doté d'une vision presque prophétique de ce qui allait advenir.

Joseph Roth nous relate l'histoire emblématique d'une famille de banquiers de Berlin, la famille Bernheim. Le père s'est enrichi très rapidement et de façon



Stefan Zweig et Joseph Roth

presque mystérieuse. Il est marié à une femme qui le méprise profondément malgré sa réussite. Il a deux fils. Le premier s'appelle Paul ; il aime les arts. Son père l'envoie étudier à Oxford alors qu'il rêvait d'aller à Paris. Quand il rentre, il renonce aux études artistiques qu'il envisageait pour se lancer dans l'économie. Puis il est appelé sous les drapeaux. Il finit dans l'infanterie alors que sa mère rêvait de le voir dans la cavalerie. Paul s'entend très mal avec son frère Théodor qui est membre d'une énigmatique confrérie étudiante, « Dieu et Fer ». C'est un être violent. En fait il a des opinions politiques extrémistes. Mais il joue dans le roman un rôle en demi-teinte. Paul est devenu un homme en vue, aisé, à une époque où la misère pourtant se généralise.

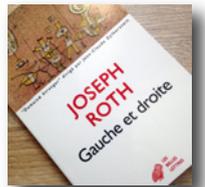
Dans la seconde partie, un nouveau personnage apparaît, un Juif russe, Nikolas Brandeis, qui avait adhéré à la Révolution puis, ayant eu des doutes, avait jeté son uniforme aux orties. Il est parti, a voyagé et s'est retrouvé un beau jour dans la capitale allemande. Les chemins de Paul et de ce Russe s'étaient déjà croisés : Paul lui devait les ultimes 2 000 dollars qui lui restaient. Entre temps, Paul rencontre la belle Imrgard Enders, qui est l'héritière d'un magnat de la chimie. Il finit par l'épouser, mais sans amour. Il est désormais

à l'abri des ennuis financiers, mais pas de l'ennui. Quant à Brandeis, il est reparti car cet homme ne pouvait pas tenir en place.

Ce roman n'est pas du même tonneau que ceux de Stendhal ou même de Thomas Mann, contrairement à ce qu'avait déclaré son ami Herman Kesten qui voulait sans doute vanter les mérites de Roth en le comparant à un grand écrivain d'autrefois et à un célèbre écrivain moderne. Reste que Roth a eu le grand mérite de suggérer que la société allemande tout entière va être entraînée sur une pente fatale, de haut en bas, du grand capitaliste au prolétaire et que d'habiles propagandistes vont convertir la misère du peuple en un nationalisme exacerbé doublé d'un antisémitisme féroce. *Gauche et Droite* n'est pas un livre politique à proprement parler : c'est la radiographie critique et prophétique d'une Allemagne qui est en grande difficulté économique et morale après la défaite, et que le personnage de Paul Bernheim représente à la perfection.

On est souvent surpris de la réaction de grands intellectuels juifs comme Stefan Zweig, qui comprend bien que le nazisme est dangereux, mais ne le voit pas comme un danger d'une gravité extrême. Quant à Sigmund Freud, il a fallu que la princesse Bonaparte le force à partir de Vienne peu avant l'Anschluss ! Joseph Roth n'a pas seulement eu une intuition. Il a su, pertinemment, que le monde juif (et pas seulement lui) était mortellement menacé par ce qui ne tardera pas à devenir une lame de fond ! Et tout cela en s'imposant comme l'un des plus grands auteurs de langue allemande du siècle passé. ■

*Joseph Roth, *Gauche et Droite*, traduit de l'allemand par Jean Ruffet, Collection « Domaine étranger n° 32 », Les Belles Lettres, 224 p., 14,50 €



Disparition

JERRY LEWIS : du shlemiel AU MENSCH [1]



La disparition de Jerry Lewis est celle d'un immense cinéaste et du plus grand acteur burlesque moderne. Ses grands-parents paternels, les Levitch, furent la Russie des pogroms en 1903 pour les USA. Musicienne, sa mère née Rachel

Brodsky, et son père l'artiste de variété Daniel Levitch, jouent dans les *Jewish Borscht Belt Residences*, hôtels casher créés par les estivants juifs new-yorkais pour échapper aux lieux de villégiature où l'antisémitisme les rejette. Lewis, en tournée en 1931 avec ses parents, y débute dès ses cinq ans.

Au cinéma, il joue dans des films produits par Paramount pour valoriser le duo qu'il forme avec le chanteur Dean Martin. L'excellent Frank Tashlin [2] le dirige dans huit films. Au cours de cette collaboration, Lewis acquiert le sens du rythme et de la précision dans la construction des gags et du montage, un exceptionnel génie dans la composition de l'image (structure, couleurs) et dans la création d'un univers sonore novateur.

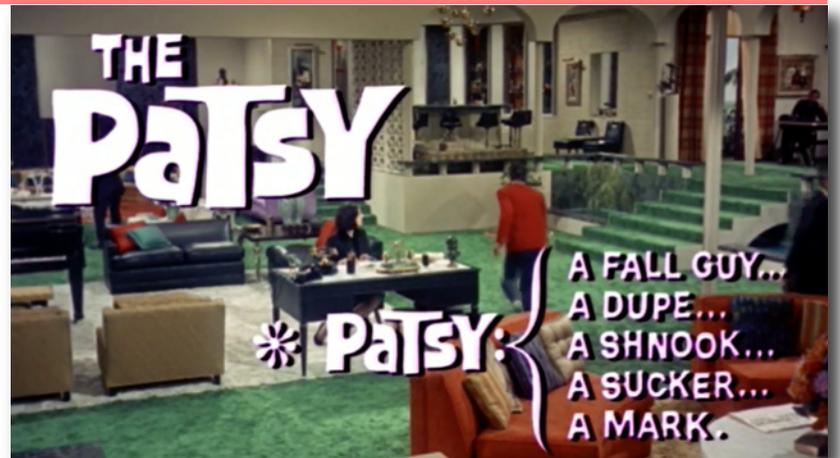
Après vingt-six films, rupture avec Martin. Lewis tourne en 1960 son premier chef-d'œuvre qu'il écrit, joue, monte, dirige et produit, *Le dingue du Palace*. Hommage au burlesque muet et à Stan Laurel, le film renouvelle le genre et lui ouvre une voie moderne. Lewis créera ensuite un personnage immature sexuellement et socialement, qui doit se dépasser et nouer une relation amoureuse pour gagner un statut social,

d'où aussi le thème du double (*Docteur Jerry et Mister Love*) et des films qui tendent aux américains une image critique. Autres chefs-d'œuvre : *Le Zinzin d'Hollywood*, *Jerry souffre-douleur*, *Le tombeur de ces dames*. Pour ce film monumental par le décor et l'espace, Lewis tourne dans le plus grand studio et invente la technique de vidéo-assistance pour contrôler la simultanéité des actions et son propre jeu. Son cinéma influence Godard, Scorsese, Kusturica, Jarmusch, l'acteur Jim Carey...

Lors d'une cascade, Lewis se brise des vertèbres. Soumis aux antidouleurs durant des années, sa carrière en pâtit ; en 2002, les électrodes implantées dans sa colonne vertébrale et un dispositif type *pacemaker* le sauvent.

Lewis a lancé un Téléthon contre la myopathie, s'est engagé auprès de l'Unicef et dans les années 1960, a tenté d'imposer une image multiraciale dans ses shows télévisuels, ce qui lui valut une rupture de contrat d'ABC télévision.

La conscience de l'extermination des juifs a travaillé Lewis. En 1970, dans *Ya ya mon général*, satire antinazie, il tuait Hitler. Un an après, il s'engage dans le projet immense et fou du *Jour où le clown pleura* : un clown dans un camp de concentration doit faire rire les enfants, mais meurt avec eux dans la chambre à gaz.



Le générique original de *Jerry souffre-douleur* : Entre mille noms d'oiseau, Jerry est-il un shnook [1] ?

Les aléas de la production et la crainte qu'a Lewis de ne pas être à la hauteur du défi tragique font qu'il renonce à finir le film et en bloque les droits.

Comment le *shlemiel* devient *a mensch* [1] ? Cette question aura fondé la plus grande part de l'œuvre personnelle de Jerry Lewis : une question profonde, à la mesure de l'humanité de celui qui fut aussi nommé au Prix Nobel de la Paix. ■ Laura Laufer

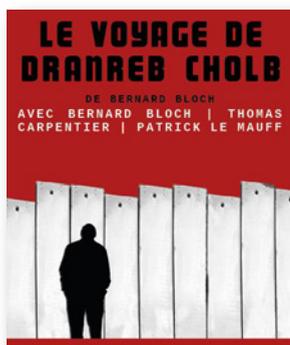
[1] *Schlemiel* [yid.] : Malchanceux, maladroît, qui provoque des catastrophes – *Mensch* [yid.] : Une bonne personne, intègre, que l'on respecte, un « type bien » – *Shnook* [yid.] : imbécile.

[2] *Frank Tashlin*, auteur de bandes dessinées, de *cartoons* (Walt Disney puis Columbia) fut gagman des Marx Brothers. Il tourne avec Lewis, entre autres *Cendrillon aux grands pieds*, *Un chef de rayon explosif*, *Jerry chez les cinoques* ... (cf. les albums : *L'opossum qui avait l'air triste* – *Mais, je suis un ours* ! Éd. Babelio et l'École des loisirs).

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

LE VOYAGE DE DRANREB CHOLB [1] OU PENSER CONTRE SOI-MÊME

Le spectacle est tiré du livre de Bernard Bloch : *Dix jours en terre ceinte* [2]. Seul juif (athée) à bord incognito, Bernard Bloch visite pendant 10 jours la Palestine (Cisjordanie) avec un groupe de catholiques de gauche de Témoignage chrétien, puis, en solo, Israël où il retrouve sa famille en quête de savoir mais soumise à l'interdiction de côtoyer ses proches voisins. S'ensuit un récit de voyage, ou plutôt d'une expérience, récit à travers lequel s'expriment une sensibilité mise à mal, des interrogations, un inconfort face à l'absurdité d'un conflit qui n'en finit pas et à la complexité de relations haineuses et violentes. Pas de parti pris, rien qu'observation et attention à ce qui le traverse,



le bouleverse, le questionne. Le ton se veut léger et finement humoristique pour mieux pulvériser le cauchemardesque, mieux éclairer cette gravité d'un contexte géopolitique du Moyen-Orient particulièrement remuant, pour le moment insoluble. Transcription et transmission d'une expérience, mise en espace d'émotions, de réflexions que cette expérience suscite en lui.

La scénographie est sobre, tables, cartes et objet divers. Quatre comédiens pour dire un périple où l'on croise la société civile, des militants palestiniens et israéliens, des curés, des journalistes, un ancien soldat de *Tsahal*, un cousin nationaliste rescapé de la *Shoah*, une enfant cachée devenue catholique... « *Faisons un rêve : le conflit israélo-palestinien n'est plus qu'un mauvais souvenir et la Fédération d'Isratine/Palestaël vient d'être fondée...* »

Une pièce très profonde et emplie d'humanité, adaptée du livre de Bernard Bloch qui vient de



Bernard Bloch

paraître, spectacle et livre ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs qui s'y retrouveront. ■

[1] Vu à Avignon, passera au Théâtre de Belleville, Paris, les 26-28/11, 3-5 et 10-12/12. Rés. 01 48 06 72 34

[2] *Dix jours en terre ceinte*, Éd. Magellan & Cie, 2017, 183 p., 15 €.

MÉLIÈS L'ENCHANTEUR

Écrit et mis en scène par Anne Quesemand et Laurent Berman, *Méliès, Cabaret magique** s'est construit en collaboration avec la petite fille de Méliès, Madeleine Malthête-Méliès. Deux comédiens-présentateurs, bonimenteurs, bruiteurs, récitants, musiciens (Anne et Laurent), deux pianistes (Laurent Grynszpan & Betsy Schlesinger) et un magicien (Sylvain Solustri) font revivre, dans l'esprit des cabanes foraines et du théâtre Robert Houdin, Méliès le magicien, l'illusionniste, ce génial inventeur du cinématographe. Ludique, joyeux, bon enfant, fantaisiste, le spectacle sous allure de cabaret séduit enfants et adultes. Pas moins de 17 projections sous forme de ciné-concert, dans des conditions proches de celles de l'époque, font apparaître procédés de trucage et avènement du fondu enchaîné. Les tours de magie, tournés vers le public et l'impliquant, ne sont

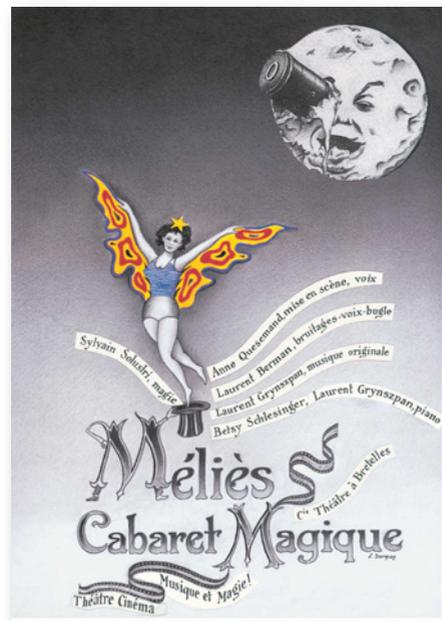


Méliès, cabaret magique

pas en reste. Méliès, l'un des précurseurs du cinéma avec Louis Lumière, était un formidable inventeur. Il s'était d'abord adonné à la magie, au spiritisme. Ce que l'on sait moins, c'est son implication dans le tournage de films sur l'affaire Dreyfus qui lui valut interdiction et saisie de ses films. Méliès finit dans la misère.

Artistes aux talents multiples et naturels, défricheurs de pépites, Anne Quesemand et Laurent Berman savent découvrir et s'entourer de valeurs sûres. Au terme d'un long périple, le Théâtre à bretelles poursuivra sa route seul puisque la Vieille Grille fermera ses portes fin juin 2018. Leur rôle de programmateur et de gestion d'une salle de spectacle qu'ils portent avec délicatesse et originalité, mais aussi à bout de bras, cessera en conséquence. Ce lieu unique a de quoi nous régaler encore toute une saison. Après quoi Laurent Berman en profitera pour se consacrer davantage à sa maison d'édition et à l'art plastique. D'ici là, continuons de soutenir cette scène si singulière et profitons à plein de cette dernière saison dont les spectacles déjà mis à l'affiche sur le site de la Vieille Grille s'avèrent alléchants. ■

* *Méliès, Cabaret magique* à la Vieille Grille, 1 rue du Puits-de-l'Ermite, 10/09, 17h.

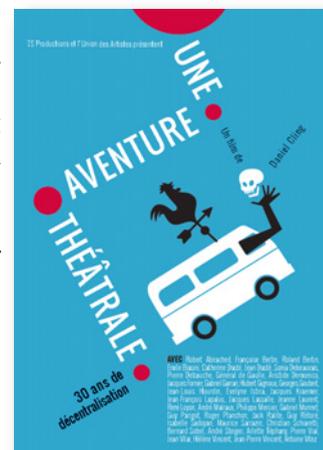


LA DÉCENTRALISATION : UNE AVENTURE HUMAINE

Alors que l'on célèbre les 70 ans de la décentralisation théâtrale, remercions Daniel Cling pour le magnifique film *Une aventure théâtrale, 30 ans de décentralisation* [1] qu'il a réalisé sur une commande de l'Union des Artistes dans le cadre de son activité de mémoire et d'histoire, film largement et vivement applaudi lors de sa projection en avant-première au 71^e Festival d'Avignon.

Véritable aventure humaine, artistique, sociétale et politique, la décentralisation le fût. Comme le dit Robert Abirached [2], le gouvernement du Front populaire de 1936 à 1938 en posait certainement les prémices jetant « *les bases d'une politique de la culture, en s'intéressant aux pratiques artistiques, en se souciant de l'éducation populaire des amateurs, attentif à la décentralisation de l'art dramatique* ». L'esprit du CNR veillait aussi.

Avec Jeanne Laurent (1902-1989) chargée en 1945 d'en dessiner les bases au sein de la Direction générale des Arts et Lettres relevant du ministère de l'Éducation nationale, la décentralisation se met en marche de 1947 à 1952 : création de cinq centres dramatiques nationaux ayant pour principe la troupe permanente, « *le théâtre comme un véritable service public, en prise directe sur la vie de la cité.* » Instrument de plaisir et de connaissance, « *éminemment utile aux citoyens rassemblés* », il fait venir un public ouvrier qui n'y venait jamais.



Tous les protagonistes du film relatent une impression de fête permanente, le sens du collectif, de la troupe, l'aventure théâtrale populaire. L'Art était mêlé à la vie, public et troupe appartenait à la même grande famille. La première génération a tout défriché puis il y eut la deuxième, avec la création de théâtres dans des banlieues communistes : Debauche à Nanterre, Lassalle à Vitry, Vitez à Ivry, Garran à Aubervilliers, Sobel à Genevilliers, Jacques Roussillon puis José Valverde à Saint-Denis. N'oublions pas Malraux et les Maisons de la Culture.

Le film raconte un mouvement sur trente ans, jusqu'en 1981, considéré comme une rupture : fin de la troupe au profit de maisons de production, sanctuarisation du metteur en scène, fin d'une relation singulière avec un public. Le théâtre est ensuite entré dans une ère de consommation. On décréta, à la suite de Chéreau, « *son impuissance politique et civique* ». L'on mit en avant l'Art pour l'Art avec son lot de nouvelles revendications. ■

[1] Première programmation : 70 ans du CND de Colmar, Centre Dramatique de l'Océan Indien Réunion, 30/09 ; Cité Philo de Lille, 11/11 ; Médiathèque Monts du Vaucluse, Mois du documentaire de Robion, 25/11 ; Panta Théâtre, comédie de Caen, Cinéma Lux, 28/11 ; Amis du théâtre populaire Épinal, 17/12.

[2] **Robert Abirached**, *La décentralisation théâtrale*, Actes Sud-Papiers, 2005

NDLR Signalons que le documentariste Daniel Cling est le fils de notre camarade et chroniqueur Maurice Cling.



En 1937, Paris accueillait l'Exposition universelle et le premier Congrès mondial pour la défense de la culture yiddish. Ces deux événements incitèrent la Naïe presse à publier un « guide » en yiddish intitulé sobrement « Paris » et dont voici la couverture.